

Le travail de visiteur de prison devient infernal pour peu que vous fassiez végéter parallèlement quelque association à caractère social : vous êtes toujours sur le point de tomber sur le personnage important qui vous a refusé une subvention.

Découvrir à brûle-pourpoint que le motif invoqué était du son pour les ânes et qu'en réalité il lui restait à terminer le poolhouse de sa piscine privée, a quelque chose de gênant dans la circonstance.

Voilà bien le grand art des détourneurs de fonds publics : on arrive à se sentir mesquin à leur reprocher leurs malversations. Ces mecs font tout faire par les autres : on a même honte à leur place.

- Quand nous atteindront ces îles, nous y bâtirons une société nouvelle. Que pensez-vous de mon idée, capitaine ?
- Mon problème est tout autre : je dois entretenir les machines pour qu'elles nous mènent jusqu'à ces îles. Je ne suis pas sûr d'y arriver et pourtant j'en connais un rayon !
- Cela ne vous dispense pas d'avoir une opinion sur un principe de société.
- Selon les principes de la thermodynamique, nous devrions parvenir à bon port. Ce sont des principes éprouvés que je maîtrise somme toute assez bien. Et pourtant j'ai comme un doute. Alors imaginez le cas que vous pouvez faire de mon opinion sur un principe de société auquel je n'entends rien et qui n'a jamais fait ses preuves !

Je pense qu'il y aura toujours des guerres saintes, car il y aura toujours des hommes pour avoir besoin d'une justification à leurs crimes. Quand on veut casser des œufs, on met de l'omelette au menu.

Il y a deux qualités qui en politique sont d'énormes défauts : la bonne foi et l'intangibilité. La bonne foi mène à la catastrophe avec les meilleures intentions du monde. Quant à l'intangibilité,

comme elle maintient la politique dans des rails, son défaut est justement de ne pas permettre de changer de direction car toute politique est bourrée de défauts, mais la bonne s'applique à les alterner. La force en politique c'est de varier souvent sans passer pour une girouette.

Un politique doit avoir les qualités pour se faire élire et celles pour se faire réélire. Ce ne sont pas les mêmes. Accessoirement, il peut aussi avoir celles pour exercer le pouvoir mais ce n'est pas la loi du genre.

Le comescope ou la goinfrie d'images, mettre de la beauté de côté pour plus tard.

Ils sont devant un paysage merveilleux :

Quel calme, quelle beauté, quelle grandeur ! grince-t-il

Était-il obligé de rompre le charme en disant ces platitudes pour pouvoir le goûter ?

Le touriste est au voyage ce que le micheton est à la prostitution.

Le gars et son épouse avaient été faire un safari photo au Kenya. Ils y avaient passé quinze jours, serrés avec d'autres gogos dans leur genre, dans une Gogomobile panoramique du genre Range Rover qui leur évitait d'être victimes de leur succès auprès

des grands fauves de la savane surmenés par les castings incessants.

Il n'avait vu le paysage qu'à travers l'ocilleton de son camescope qu'il s'était fait greffer sur la paupière avant de partir.

Il filmait sans oublier les coins, en croisant les passages pour que rien n'échappe.

Sa femme, ménagère inquiète et consciencieuse, le conseillait, penchée sur son épaule :

- Repasse un peu en bas à droite, il reste un lion sur la savane !
- Ça va, tu ne vas pas m'apprendre à camescoper !
- Et pourquoi pas ! Qui c'est qui passe l'aspirateur, à la maison ?
- Et qui c'est qui peint au pistolet ?

Quand il nous repassait ses films débiles, il prenait son pied tout seul en nous expliquant tout ce que ses images tressautantes ne montraient pas : le parfum d'aventure qu'il avait partagé avec ses compagnons de Gogomobile, le safari entre le parking et la chambre à coucher et toutes les bêtes monstrueuses qu'il y avait rencontrées quand justement il avait laissé son camescope au râtelier.

Il faut être plusieurs pour se serrer les coudes. Sinon, ça vous fait, sortir le ventre et c'est tout.

Quand la solidarité devient bureaucratique elle exacerbe les égoïsmes et l'esprit de revendication. Elle ne se fait plus d'humain à humain et n'autorise plus que d'essayer de resquiller dans la file du guichet.

Ils avaient touché leurs bourses en même temps mais lui avait placé la sienne en actions alors qu'elle avait remboursé ses dettes avec intérêts.

Lui était économe de ses propres deniers, elle ne l'était pas. Il l'était même tellement qu'il poussait cette qualité jusqu'à prendre ses repas chez elle et c'est en montant au rab, pendant

qu'elle lui remplissait son assiette, qu'il lui reprochait d'avoir les poches percées.

Le mâle humain possède une glande de la simplification. Cela sert tout d'abord à séparer les mâles des femelles. Ainsi, le monde est-il déjà plus simple ! Ensuite, parmi les femelles, cela sert à séparer les canons des boudins. Toujours la simplicité ! Puis les canons, en connasses, putains salopes, sans que ces domaines soient clairement définis. Pour les hommes, le monde des hommes se compose de machos et de petites bites.

C'est une erreur de croire que les femmes aiment les hommes qui leur font bien la cour. Ce qu'elles veulent, c'est que l'homme qui leur plaît leur fasse la cour. Quelle que soit la finesse de celle-ci. D'un homme qu'elles n'aiment pas et qui les courtise, elles le trouvent collant ou lourdingue.

Ce ne sont pas les mecs les plus lourdingues qui ont le moins de succès. J'ai rencontré, dans un bar de Nouméa, une rombière qui a commencé par se montrer outrée quand elle s'est fait draguer par une brochette de para. Elle a fini par ouvrir les parenthèses pour le plus épais d'entre eux.

Ce qu'elles reprochent à un type qui se laisse pousser le bide, c'est de ne pas chercher à le rentrer pour les séduire. C'est ça, le crime : même si l'on n'a aucune chance, il faut se mettre sur les rangs. Ne pas sacrifier à cette exigence vous fait choir dans la marginalité.

Ce qui fait la pérennité d'une espèce, c'est à la fois la sélection par adaptation fortuite et la séduction. Et non pas des niaiserie sur le fait que les mâles sont attirés vers les femelles les plus aptes à la reproduction. Si cela était vrai, ce serait les mâles qui sélectionneraient les femelles, alors qu'à la vérité la plupart se contentent de celles qui se résignent.

La différence entre un boudin et un canon, c'est que le canon exacerbe la concurrence sexuelle chez les mâles. Cela veut

simplement dire qu'un canon est plus excitant qu'un boudin en dehors de tout déterminisme lié à la pérennité de l'espèce.

Il suffit de regarder l'histoire de la peinture pour voir que les critères de séduction varient avec les âges et les cultures. Il n'y a donc aucun critère raisonnable dans la séduction. S'il fallait vraiment que l'acte de reproduction soit raisonnablement efficace, nous vivrions dans un monde de boudins au gros cul et aux gros seins capables de bosser comme des ânes et ce serait le plus agressif qui enlèverait le morceau, si je puis dire.

La séduction ne sert qu'à ce que les mâles se cassent la gueule pour enlever la femelle. La séduction sélectionne les plus agressifs. C'est pourquoi nous vivons sur une poudrière. Ceci est l'image presque fidèle non pas de la vie mais d'une troupe de légionnaires lâchés dans un bordel de campagne. Ce qui est assez représentatif des poncifs d'une société.

Et l'amour, dans tout cela ? C'est ce qui permet à un mâle moche, faible et peu agressif de placer son allumette.

En résumé le couple sera fondé sur la femelle dotée des attributs les plus aptes à attirer le mâle le plus agressif. Qu'il en résulte un hydrocéphale baveux, la nature n'en a rien à foutre ! Evidemment, tout ceci n'est valable que chez l'épinoche et le coq des bruyères.

Par une fuite des services du ministère de la Défense, nous avons appris que le dernier sous-marin nucléaire n'était pas étanche.

Il pensait que son amour avait quelque chose d'absolu, indépendant des contingences. C'est quand il se retrouva au chômage qu'il réalisa que c'était son patron qui avait tenu la chandelle jusque-là. Car si l'amour n'a pas de prix, l'eau fraîche se vend au mètre cube.

La dame dit : depuis des mois, avec mon mari, nous faisons l'impossible pour avoir un enfant. Moi qui demeure dans le

voisinage, je les entends souvent faire l'impossible. Entre-nous, ce n'est pas terrible !

Quand on a eu inventé la brebis Dolly, la première bête clonée, on nous a promis le gigot d'agneau au prix du rôti de porc.

Le problème, c'est qu'on s'aperçoit que la brebis Dolly n'a pas l'âge de ses artères mais celui des artères de sa mère nodulaire qui a donné le noyau de la première cellule. Cela va bien pour faire un vieux kebab, mais pour les côtes d'agneau, c'est pas terrible.

– Sur la tombe du soldat inconnu, ces mots sont inscrits : « soldat du contingent mort pour la France ».

– On ne sait pas grand-chose sur ce soldat mais on sait au moins qu'il s'appelait Jean Ducontin.

La modestie finit par lasser. Il faut aussi parfois briller de mille feux. Il avait la modestie d'avouer ses faiblesses. J'eusse préféré qu'il eût celle de cacher ses vertus, hélas, il n'en avait pas !

– Quand on a autant de qualités, la modestie devient un défaut.

– Rassure-toi, tu n'en as aucun !

Le seul moyen de ne pas avoir à se dégonfler, c'est de ne pas s'être gonflé auparavant. Le seul moyen de ne pas perdre, c'est de ne pas jouer.

Je me demande dans quelles conditions le docteur Kinsley a réalisé les enquêtes qui lui ont servi à établir son rapport, "Le comportement sexuel de la femme", et comment il a relevé les

données sur la masturbation et le maintien du site clitoridien de l'orgasme chez la femme mûre.

Il a eu le choix entre plusieurs méthodes : ou bien les femmes sont allées le trouver et se sont confessées spontanément, ou bien il a fait du porte-à-porte jusqu'à tomber sur des interlocutrices complaisantes, ou bien enfin il a écouté aux portes. Dans les deux premiers cas, la représentativité de l'échantillon est des plus douteuses.

Imaginons la situation, je suis le docteur Kinsley, vous êtes la patiente.

Premier cas, vous venez me trouver spontanément :

- Qu'est-ce qui l'amène, la petite dame ?
- Bonjour docteur, je viens pour un bouton sur le nez...
- Vous êtes sûre, ce ne serait pas plutôt pour me raconter votre vie sexuelle ?

Si vous restez, c'est que vous avez réellement envie de parler de votre vie sexuelle ou que vous avez peur de contredire un médecin.

Premier cas bis, vous venez aussi me trouver spontanément :

- Alors la petite dame, comment il va son bubon ?
- Ce n'est pas mon bubon, docteur, c'est rapport à mon orgasme clitoridien qui ne veut pas glisser dans mon vagin. Je paie des impôts, docteur, j'ai droit à mon orgasme vaginal !

Vous noterez que c'est une réponse typiquement consumériste.

Deuxième cas, je fais du porte-à-porte pour trouver le phénomène. Vous n'êtes pas le phénomène, vous m'ouvrez :

- Je suis le bon docteur Kinsley, comment elle va la petite dame ?
- Elle va bien, merci !
- Et question de ça, comment ça va ?
- ...?
- Plus précisément : vous adonnez-vous à la masturbation ?

- Vous ne préférez pas interviewer mon mari ? Chéri, il y a un enquêteur, tu ne veux pas répondre à ma place, je suis occupée.

A partir de là, tout dépend de la carrure du mari.

Deuxième cas bis, vous êtes le phénomène :

- Je suis l’ineffable docteur Kinsley...
- Vous êtes docteur ? Vous ne vous imaginez pas comme j’aimerais parler de ma vie sexuelle, je me déshabille ?

Ou bien :

- Vous ne pouvez pas mieux tomber, docteur, on allait commencer !

Troisième cas, vous êtes à l’hôtel avec votre mari et je suis votre voisin de chambre : je ne peux conjecturer qu’à partir de vos manifestations exclamatives et les compliments post coïtum à votre partenaire. Est-ce du lard ou du cochon ? bien malin qui peut le dire.

Bref, pour résumer : soit vous êtes mal dans votre tête et vous vous confiez à votre médecin, soit vous êtes bien dans votre tête et vous ne lui apprenez rien. De toute façon, tout ce qu’il apprendra sur le sujet viendra d’une population particulière et il ne pourra pas le généraliser.

Les jeunes ne réalisent pas à quel point l’image qu’ils ont des adultes est fugace. C’est pourquoi ils leur empruntent leurs vices et leurs manies, leurs moustaches, leurs pipes et leurs casquettes : il faut cinquante ans pour acquérir l’image d’un vieux loup de mer et cette image ne tient le coup qu’une demi-douzaine d’années tout au plus. Pour un adulte c’est fugace, pour un jeune c’est toute une vie. Quand le vieux loup de mer est au mieux de son look, il est déjà rongé par le cancer qui va l’emporter.

La jeune fille qui s’est laissé séduire par un homme à la maturité grisonnante ne se rend pas compte combien celle-ci est fugace : quatre ou cinq ans tout au plus. Avant elle l’avait trouvé béjaune, après elle le trouvera décati.

Tu ne peux pas savoir, jeunesse, à quelle vitesse la couperose et les valoches sous les yeux remplacent la peau burinée et les mâles rides de l'expérience.

Ce sont toujours les meilleurs qui s'en vont. Mais ce n'est qu'une fois qu'ils sont partis qu'on s'aperçoit qu'ils sont meilleurs morts que vivant. De leur vivant, il faut le reconnaître, c'étaient de vrais chiants.

Bien que nos pères aient été les meilleurs, nous serons meilleurs qu'eux. On est toujours meilleur aujourd'hui plus qu'hier et l'espoir de nous améliorer encore nous soutient.

Même quand le corps ne suit plus, nous nous accrochons à l'illusion que quelque chose d'autre s'améliore. C'est quand nous perdons toute illusion que la messe est dite.

Notre vision de l'évolution au sens darwinien se conforme au même schéma. Et pourtant, un bœuf charolais est-il plus évolué qu'un aurochs ? Le rhinocéros laineux a-t-il grand-chose à envier à son descendant d'aujourd'hui ?

Que nous le voulions ou pas, nous associons l'évolution au progrès. Ce n'est pas par hasard : l'évolution est un compromis entre la tentative de maintenir l'état antérieur et la concession aux conditions présentes. Migrer pour conserver ses acquis tout en s'adaptant fortuitement à l'endroit où l'on est. Ceci est vrai pour toute la vie ... sauf pour l'homme.

En effet, Homo sapiens est un être subtropical qui peut vivre sous le cercle polaire, sous les océans ou dans le vide interplanétaire en simulant son environnement d'origine. Pour lui, évoluer n'a donc pas le même sens que pour les autres formes de vie. Quand le changement de l'équilibre s'accélère, les espèces qui s'en sortent sont celles qui se reproduisent le plus vite et en plus grand nombre, qui se déplacent le plus rapidement ou qui

font le moins les difficiles devant les nouvelles conditions de vie.

Homo sapiens n'a donc pas besoin d'évoluer puisqu'il fait évoluer son milieu. Du moins évoluera-t-il dans le sens d'améliorer sa capacité à faire évoluer son milieu.

En matière d'environnement, l'Homme ne voit pas au-delà de son scaphandre. Rien n'est acquis à l'Homme et surtout pas son scaphandre.

Celui qui se dit incorruptible, c'est qu'il n'a rien à vendre.

Parcoursup : à ne vouloir sélectionner que des individus sans défauts, on n'obtient que des faux-culs.

Dans une guerre asymétrique, l'un des combattants se fond dans la population comme un poisson dans l'eau (Mao Zedong "le peuple est comme l'eau et l'armée est comme le poisson"), ce qui est un euphémisme pour exprimer qu'il prend la population civile comme bouclier.

Jusqu'à présent, aucun pays occidental n'est allé jusqu'à supprimer totalement l'eau pour éliminer le poisson. En conséquence, aucun pays occidental n'est sorti vainqueur d'une telle guerre et tous sont repartis la queue entre les jambes (Corée du Nord, Vietnam, Somalie, Afghanistan...). Et ceci pour la raison que la principale faiblesse des pays occidentaux est sa population, influencée par une presse relativement libre.

Conscient de cette faiblesse, Netanyahou a emprunté leur tactique aux pays totalitaires, c'est à dire supprimer l'eau pour noyer le poisson, tout en ignorant l'indignation de la population des pays occidentaux.

On remarquera que les pays totalitaires restent muets devant le massacre.

Pour Netanyahou, mettre un terme au carnage afin de respecter la vie de la population civile palestinienne, serait abdiquer

devant sa propre opposition et l'indignation des populations occidentales.

Le parti d'extrême-droite, qui le maintient au pouvoir et qui l'exhorte à continuer, ne le lui pardonnerait pas. Il est allé trop loin pour faire demi-tour.

Afin de justifier son irrespect des lois de la guerre qui, soit dit en passant, ne sont respectées qu'en temps de paix, Netanyahou assimile la population palestinienne à l'ennemi, en lui attribuant une participation active dans son rôle de bouclier pour le Hamas. Netanyahou au pouvoir, Israël n'arrêtera donc jamais la guerre contre le Hamas à travers la population palestinienne car le mouvement islamiste renaîtra toujours des cendres des gamins foudroyés par les tirs israéliens, qui errent dans les ruines, comme des zombies.

Le génocide des Juifs remplacé par le massacre des Palestiniens, c'est comme un sinistre jeu de chaise musical dans lequel il y a toujours un participant qui est mis sur la touche.

Que ce soit dans une chambre à gaz ou à Gaza.

Moins les gens mangent plus ils en parlent.

Quand il saute un repas, il s'assied sur le canapé et regarde les convives en s'écoutant maigrir.

Les peuples ont besoin d'ennemis car ils ont besoin de héros. Il n'y a pas de communauté soudée sans héros, ni de héros sans ennemis.

Pourquoi les pompiers sont-ils à ce point admirés ? Parce que ce sont des soldats toujours gagnants. En principe. Cette admiration est cependant subordonnée à la réussite de leurs interventions. Il suffit qu'un événement vienne perturber leurs déroulements pour les faire tomber de leur piédestal. Ils sont alors aussi conspués que l'équipe de foot qui revient la queue basse.

L'ambiance de guerre génère ce climat héroïque dans lequel la souffrance de l'individu se dissout. Une bonne catastrophe est le meilleur des antidépresseurs.

Les héros sont des stéréotypes, c'est grâce à eux que nous pouvons ne pas nous laisser écraser par la vie.

Il fut un temps où le hâle était signe de vigueur et de bonne santé, voire d'exotisme. Aujourd'hui, cela fait carrément SDF.

Quand ils parlaient de concert et d'exposition, ils plaçaient ce qu'ils venaient de voir sur une échelle ouverte de Richter dont l'échelon le plus bas aurait été l'Almanach Vermot et le plus élevé les rillettes Bordeaux-Chesnel.

Elle avait appris que même lorsqu'ils lui tournaient le dos, les hommes la déshabillaient du regard.

C'est tellement simple, le maintien de l'ordre : une fois que vous avez compris que même le pire des voyous ne demande qu'une chose, c'est de se tenir au garde à vous, le petit doigt sur la couture du pantalon, vous avez tout compris.

On me reprochera de ne l'avoir aidée que parce qu'elle était mignonne. Je répondrai que, d'une part, le fait qu'elle fût mignonne n'était pas une raison pour que je ne lui tendisse pas la main et que, d'autre part, on ne peut jouer constamment de malchance et ne tomber toujours que sur des boudins.

Revendiquer sa masculinité, c'est, pour un homme, donner la verge pour se faire battre.

Il faut croire les cons quand ils vous préviennent qu'ils sont cons.

Il était gentil mais il n'avait aucun mérite à cela car il était tellement con que si, en plus, il avait été méchant, il aurait été insupportable.

Heureusement le con est disert. Sinon, un con laconique, comment savoir qu'il est con !

Les conneries, c'est toujours quand on les a dites qu'on les regrette.

Je me suis avancé si profondément dans la banalité que cela en devient presque une aventure. Un coup de main de commando suicide derrière les lignes ennemies.

Le chercheur d'or, remueur de merde qui du jour au lendemain peu devenir un notable.

Sous la boue, il y a du vison qui sommeille, et des caresses de femmes derrière l'âpreté des éclats de roche, et des baisers de stars derrière le visage mafflu de la virago à poil rêche.

J'embellis ce que je pourrais obtenir et je dénigre ce que je n'ai pas su acquérir.

Les individus hyper organisés qui évoluent à l'aise dans la hiérarchie d'une organisation, sont comme des oiselets perdus dès qu'apparaît le chaos. Tout le contraire de moi qui suis naturellement et spontanément bordélique. C'est dans le désordre inopiné, inattendu, inespéré, que j'éprouve ce sentiment de liberté qui me manque si souvent. Ce sentiment, hélas, est éphémère, car il y a toujours un sauveur, un César ou un tribun qui se sent investi de la mission de remettre de l'ordre dans tous ce foutu bordel, que ce soit en entendant des voix ou en ressentant des démangeaisons dans les phalanges. Mais quelle que soit la manière dont ils se sentent appelés, c'est moi qui en prendrai plein la gueule.

Ce que j'appelle chaos, c'est lorsque ce qui structurait le groupe part en eau de boudin : le travail, la patrie, l'argent, le loto, le journal de vingt heure etc... C'est une situation que tout le monde ne supporte pas. C'est ainsi qu'on a vu des naufragés

mourir de froid à côté d'un tas de billets de banque qui aurait pu au moins leur servir à allumer du feu.

Cette propension à perpétuer ce qui structure le groupe n'est pas propre à l'être humain, elle se retrouve dans la meute de loups et dans la basse-cour, de même que n'importe qui, poulet, clébard ou gazier saute par la fenêtre quand le feu l'accule au cinquième étage. Cette tendance à s'agréger en société hiérarchisée dans laquelle l'individu s'efface au profit du groupe, l'humain le partage avec les canidés et les gallinacés. La culture mécaniste est d'ailleurs l'aboutissement anormalement hypertrophié de ce désir de dissoudre l'individu dans le rythme simplificateur du groupe : fait ci, fait-pas-ça, par ici, pas par-là, c'est tout blanc ou tout noir, couché au pied, donne la patte... Il n'y a pas de quoi se glorifier de cet aspect de notre animalité, surtout lorsqu'il est poussé jusqu'à la caricature dans la subordination mécanique d'une armée qui défile au pas cadencé. Au contraire, ce qu'il y a d'humanité dans l'humain devrait pouvoir lui permettre de vivre affranchi des liens de subordination qui le dissolvent. Et je ne vois rien qui interdise aux animaux d'en faire autant.

Un film de propagande nazie, durant la seconde guerre mondiale, ridiculisait ainsi la prétention des forces alliées de se poser en défenseurs de la civilisation : il montrait les troupes allemandes défilant dans cet ordre effroyable dont elles étaient capables, avec ce commentaire off : voilà donc les barbares ... Et sur l'image suivante, on voyait une compagnie de tirailleurs sénégalais, trépignant autour d'un feu de camp dans un joyeux bordel, avec ce commentaire : ...et voilà les défenseurs de la civilisation !

Il allait de soi, pour le commentateur, que les troupes défilantes représentaient ce qu'on pouvait imaginer de plus éloigné de la sauvagerie animale... donc de plus humain. Pourtant, avec la meute de loups traquant l'élan, il n'y avait de différent que le degré de performance. Je ne prétends pas que la danse sénégalaise autour du feu de camp était plus humaine, au fond ils étaient

peut-être en train de fêter le lynchage d'un sale blanc du Ku-Klux-Klan après lui avoir montré que dans ce domaine ils pouvaient rivaliser d'invention. Je prétends simplement que pour un individu qui aurait voulu se singulariser en sortant du cercle et en s'asseyant sur le bord sans participer, il y avait moins de risque dans le second cas que dans le premier.

Ce que j'appelle la culture mécaniste est cette culture qui prend la machine comme modèle, qui assimile tous les mouvements de l'esprit à ceux d'une machine en empruntant à celle-ci l'efficacité et la répétitivité. L'efficacité la justifie, la répétitivité écarte la nouveauté et la nécessité d'adapter le comportement, qui sont source d'angoisse. L'exemple qui l'illustre le mieux est le corps d'armée, qui est un individu dans lequel les individus n'existent plus. Et celui-ci n'a qu'un seul désir : se fondre dans le groupe, ne plus exister en tant que tel. C'est lorsqu'il prend le risque de ne pas se fondre dans le groupe que l'individu devient différent des autres animaux et qu'il peut faire preuve d'humanité. C'est lorsqu'il est capable de s'arrêter dans la fuite ou de se priver de ce qu'il désire ou d'oser affronter sa peur, sa frustration, voire le qu'en-dira-t-on, qu'il devient unique.

L'individu apeuré, l'individu pleurant, l'individu sans tanière et sans territoire, celui-là seul peut être courageux, compatissant, accueillant, bref, manifester les qualités que l'on prête à l'humanité.

Ceux qui vocifèrent pour défendre leur opinion, aiment-ils leur opinion ou aiment-ils vociférer ? Le jeune homme que le maquis a refusé et qui s'est engagé dans la milice, avait-il le désir de défendre la liberté ou avait-il envie d'en découdre ? Nous pensons que nos opinions sont l'aboutissement inexorable d'une réflexion fondée sur notre nature profonde, en d'autres termes qu'elles sont le reflet de ce nous sommes foncièrement, ce qui autorise à dévaluer ceux qui ne peuvent pas les partager puisqu'ils n'ont pas cette qualité d'âme qui nous caractérise. Alors

qu'elles sont, plus certainement, le résultat aléatoire du télescopage des événements de notre aventure individuelle.

Manifester pour soutenir une opinion, ce n'est pas tant manifester une opinion que manifester son acharnement à la défendre. Ce qui est démontré, c'est plus le désir de s'affirmer en s'opposant que l'attachement à l'opinion qu'on défend.

Celui qui prend la tête d'une troupe d'homme pour un grand dessein, c'est avant tout parce qu'il aime commander. Une fois le dessein réalisé, combien en restent-ils là ? L'opinion qui les a soutenus ne comprendrait pas qu'ils dédaignent tout à coup ce pour quoi il était nécessaire de mourir auparavant.

Elle avait une manière véhémement de donner son opinion qui faisait dire d'elle qu'elle explosait son point de vue.

Elle fut choquée dès lors qu'elle la vit. Ses jambes nues, ses poils sous les bras qu'elle ne rasait pas, ses sourcils qu'elle n'épilait pas, son naturel et sa spontanéité lui paraissaient aussi choquants et provocants que le fait qu'elle n'eut pas devant elle cent cinquante mille Euros pour voir venir.

La fraîcheur naïve de l'aîné et l'ignorance exaspérante du cadet. Ce que l'aîné a appris de ses parents, il affirme au cadet qu'il l'avait déjà en naissant. Quand l'aîné rassasie sa curiosité, le cadet dissimule son ignorance. L'aîné affronte sans peur l'inconnu, lorsque le cadet va cultiver ses lentilles dans son jardin secret. L'aîné puise sa force au puits de science de ses parents et l'affermi au gouffre d'ignorance de son cadet. C'est pourquoi on voit beaucoup de cadets courir le monde, à la recherche de ce qui peut échapper à la connaissance innée mais sédentaire de l'aîné, et revenir, hâbleurs personnages, pour saouler de leur expérience ceux qui sont restés : a beau mentir qui vient de loin. Le savoir est un bien d'autant plus authentique qu'on est le seul à le détenir. En même temps que son propre savoir, il est important d'entretenir l'ignorance de son prochain. Chez chacun il y a de l'aîné et

du cadet et on est tantôt l'un tantôt l'autre du moment qu'on y trouve son compte. Il n'est que de voir avec quelle langueur un aîné s'abandonne au dirigisme du gourou qui a su le séduire et l'autorité tyrannique qu'exerce un cadet lorsqu'il rencontre plus cadet que lui. Un aîné n'a pas vraiment besoin d'un cadet pour s'épanouir, mais c'est une opportunité qu'on ne peut laisser échapper, comme le lierre qui sait ramper au sol mais qui s'enroule d'instinct autour du tronc de l'arbre qu'il rencontre.

Je me souviens d'un maître qui nous disait : "Si vous n'arrivez pas à oublier l'odeur d'encens derrière le chant grégorien, vous êtes des cons ! ". Et il avait failli échanger des gifles avec un lutteur japonais car ce dernier prétendait que l'émoi qu'il démontrait à la représentation d'une pièce de Théâtre No n'était que du bidon.

"Je l'apprécie sur un autre plan que toi et peut-être mieux que toi, pauvre con ! " – hurlait le maître.

Comprenant qu'il avait affaire à un plaisantin, le monstre nippon avait éclaté de rire, lui avait ébouriffé les cheveux comme à un gamin et avait tourné les talons. Ce n'est pas moi qui aurais eu une telle chance ! Ce maître qui prétendait atteindre à une esthétique universelle jusqu'à tabasser un pauvre sumotori qui faisait trois fois son poids, pensait établir une culture affranchie des arrière-plans culturels. C'est ainsi qu'il pouvait tomber en extase devant un objet quelconque, en passant à la trappe ce à quoi il avait servi. Pourtant, on ne peut oublier qu'une guillotine cela sert avant tout à couper des têtes et plutôt que de s'extasier bêtement devant, il y aurait urgence à la détruire. Moi qui ai vu la guillotine exposée au Musée Historique de Bourail, Nouvelle-Calédonie, je suis bien certain d'une chose : elle resservira !

Il nous avait longuement démontré l'inexistence de la laideur en s'appuyant sur le fait que ce que nous trouvons laid nous paraît tel du fait de nos accoutumances culturelles. Partant de là, il trouvait de la beauté partout et la beauté même de ce que nous

trouvions beau, il nous la faisait aimer pour des raisons inattendues et qui sommeillaient dans les choses. Pourtant, en ce qui me concerne, un boudin reste toujours un boudin et cette beauté latente qui devait nous être révélée, n'en faisait tout de même pas un canon.

Il mettait toute sa passion à dépassionner son sens de l'esthétique comme ces nutritionnistes qui mangent peu mais en parlent beaucoup et ne trouve dans l'acte de manger sain et peu qu'une satisfaction rhétorique, d'où l'intérêt d'en parler.

Et le fait est que tous ceux qui l'approchaient parlaient beaucoup de ce qu'ils aimaient et qui vous auraient paru tout bêtement chiant, quoiqu'incongru. Je me souviens de pièces de théâtre, qui n'en finissaient pas de commencer et n'arrivaient pas à finir, des œuvres qui vous auraient ensuqué de stupeur et dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elles ne portaient pas à l'excitation. La frénésie verbale qui s'emparait d'eux pour justifier les crampes et les fourmis qui vous avaient tourmentés pendant des heures, n'avaient d'égal que l'atonie de leur humeur durant la représentation.

L'Université ne sert pas à former l'élite. Elle sert à séparer l'élite du commun des médiocres. C'est pour cela qu'il y a autant de joie dans le ciel pour le couronnement d'un élu que pour cent collés jetés dans la géhenne. Cela veut dire qu'il y a autant de satisfaction pour un chargé de cours à confondre l'ignorance d'un médiocre qu'à glorifier le savoir de l'élu. C'est pour cela que l'injure suprême à l'Université c'est le mot pédagogie. La pédagogie servirait à ce qu'il y ait moins de rebut, ce qui rendrait plus délicat et moins jouissif le fait de séparer le bon grain de l'ivraie.

Si l'humanité n'est que l'extension de la solidarité familiale à l'échelle de la planète, alors ce n'est qu'un concept vide de plus.

Ce qui est la règle, c'est l'assouvissement des appétits individuels.

L'humanité n'est qu'une idée qui ne résiste pas aux passions les plus communes comme la jalousie et celle-ci prend sa source dans la cellule familiale. La première personne que l'on hait, c'est son frère qui vous a évincé dans l'amour parental. Puis c'est le voisin qui a déplacé ses bornes de vingt centimètres pendant la nuit. Puis c'est le village d'à côté dont les habitants viennent chasser indûment sur les terres de votre commune etc... etc...

Il existe un lien entre la notion d'humanité et la notion de progrès. Il est implicite que le progrès s'accompagne d'un adoucissement des mœurs et que ce dernier aille dans le sens du développement de la notion d'humanité. C'est un malentendu : nous confondons adoucissement des mœurs et mécanisation des tâches.

Elle disait qu'elle ne supportait pas l'injustice pour les autres sur le ton qu'elle aurait employé pour dire qu'elle ne supportait pas les shampooings bon-marchés.

C'est qu'elle n'avait pas vécu dans l'état de nécessité. Il y a des situations où on supporte les shampooings bon-marchés aussi bien que l'injustice.

VENGEANCE

La vengeance est faite pour réparer les peines faites à l'esprit, même quand la douleur a disparu du corps. La lutte de l'individu pour maintenir son intégrité spirituelle passe par la fusion de l'intégrité de l'image individuelle dans une image collective (bande, nation). Ces images collectives ne peuvent exister que si des ennemis menacent l'intégrité individuelle. Les nations ont besoin d'ennemis. Ce qui menace notre intégrité spirituelle ne trouve sa source que dans notre esprit et c'est là que nous pourrions régler le problème. Mais par un réflexe de conservation,

nous rejetons à l'extérieur de nous, sur la personne la plus proche, ce qui est cause de souffrance. Quand cette souffrance est collective, elle cherche une tête de turc à l'extérieur de la collectivité.

Il fut un temps où, ce dont les Kosovars souffraient le plus, c'était d'un manque de biens de première nécessité : pâtes et couvertures. Aujourd'hui, pour se guérir l'âme, ils ont un besoin urgent d'allumettes et de Serbes à brûler. Celui qui prétendra les diriger devra les satisfaire sur ces deux points.

CÉLÉBRITÉ

Y a-t-il un rapport entre les fossiles et les momies ? Je ne vois pas pourquoi les anciens n'auraient pu découvrir des ammonites et être séduits par cette persévérance de la forme qui génère des stéréotypes. Quand on voit à quel point nous sommes dérangés par le prurit de la célébrité on peut imaginer qu'ils aient été tentés de franchir les millénaires pour aller faire un tabac chez les futures générations. La place d'un stéréotype est sur les étagères du Muséum d'Histoire Naturelle et c'est là qu'ils rêvaient d'aller en se faisant embaumer pour le compte. Le sarcophage, comme la gangue des pépites, leur permettait de tenir la distance à l'abri des bestioles. Car il faut bien admettre que lorsque vous déterrez une momie, même préparée aux petits oignons, le résultat n'est pas terrible, cela les pharaons étaient assez réalistes pour le reconnaître. Le sarcophage avait la propriété de conserver au corps qu'on y stockait l'apparence qu'il avait au moment de fermer le couvercle. C'est du moins ce qu'expliquaient les prêtres qui comparaient cet emballage à un réfrigérateur dont l'ampoule s'éteint quand vous fermez la porte sans autre preuve que les promesses du vendeur qui vous assure que l'ampoule n'est plus allumée. Toute tentative de vérification allume l'ampoule électrique dans un cas et dessèche la momie dans l'autre. C'est pour cela qu'il

était interdit d'ouvrir un sarcophage. Du moins pas avant trois mille ans et par un membre éminent du National Geographic.

Alors, dans ces conditions, ne pas exposer une momie dans l'aile Richelieu du Musée du Louvre, cela reviendrait à accepter que les paparazzi se désintéressent de telle chipie princière, ou que le journal Le Monde ne fasse pas une tartine en première page du fait que telle actrice célèbre tient à faire savoir qu'elle n'a rien à dire aux journalistes : des perles à des cochons.

Il y a plusieurs moyens de gérer sa célébrité : soit en se faisant photographe, soit en se faisant non-photographe. Une vedette peut choisir de ne pas se faire photographe mais elle doit le faire savoir. Cela revient à occuper l'antenne en disant et répétant que vous refusez de parler de vous.

INITIATION

Le gars avait débarqué dans une tribu sauvage avec, dans sa cantine, une anthologie de la musique classique occidentale sur CD, et il n'avait pas tardé à squatter un hamac où il les écoutait en se balançant. Un moment abasourdi par la prouesse technique plutôt que par Mozart ou Debussy, les indigènes s'en étaient bientôt détournés pour leurs occupations traditionnelles, ce qui lui rendait la musique encore plus délectable quand il comparait sa capacité émotionnelle à la leur : un moment de bonheur dans un monde de brute.

Or il advint qu'un adolescent de la tribu, désobéissant aux impératifs culturels, se mit à apprécier la musique du nonchalant dans son hamac. Cela flatta ce dernier qui lui permit de perdre son temps à se gaver pendant des heures du contenu de sa cantine. Or, à force de gavage, le gamin en arriva à digérer cette musique mieux que le nonchalant lui-même. Il lui suffisait de trois mesures pour identifier le mouvement et l'œuvre, de dix pour reconnaître l'interprète, avec vingt mesures il vous donnait le nom du chef, l'année d'enregistrement et l'âge du capitaine. Tant et si bien que le nonchalant, qui lisait encore le journal, décida

d'emmener le jeune avec lui lorsqu'il apprit qu'on cherchait des candidats pour un jeu à la con où il était question de musique et où on pouvait se faire du fric. Le jeune se résolut à le suivre, joua, gagna, devint vite une vraie célébrité et fréquenta le monde qui les fait. On était abasourdi par la performance de ce jeune emplumé mal dégrossi qui portait encore sur lui l'aura mystérieuse de la forêt primaire que lui-même s'appliquait à gommer car il trouvait que cela faisait plouc. Comme il était venu se plaindre au nonchalant des contraintes que sa célébrité lui imposait, ce dernier qui voyait tiédir sa sympathie envers lui à mesure que s'enflait l'intérêt que celui-ci provoquait, le nonchalant donc, prit le taureau par les cornes et lui déversa sa vérité sur la tête : quand plus rien de sa personne ne rappellerait ses origines, le beau monde s'autoriserait à reconnaître qu'il faisait plouc, effectivement, et on le traiterait comme tel, ours mal léché, prétentieux et pédant qui met sa patte dans les rayons de gelée royale auxquels il n'a pas droit. Il avait beau tout connaître de la musique occidentale et l'aimer énormément, c'était pour de mauvaises raisons. En réalité, il y avait un gouffre d'incompréhension entre lui, le jeune blanc-bec noir, et ce qu'il croyait aimer : quoi qu'il fût, il n'y comprendrait jamais rien et n'entrerait jamais dans les subtilités émotionnelles que cette musique déclenchait chez un être cultivé l'ayant tétée à la mamelle. Subtilités plus subtiles que les phéromones des papillons qui permettaient à ceux qui partageaient les mêmes valeurs, les mêmes rillettes, les mêmes quartiers convenables, de se reconnaître d'emblée dans une foule de rustres. Son amour de la musique n'était qu'un malentendu. Ses ancêtres couraient tout nu dans la forêt où les cris d'oiseaux se perdaient dans la canopée quand Bach faisait bourdonner les voûtes des cathédrales du meuglement de ses grandes orgues. Il manquait à sa culture l'odeur d'encens et la Messe en ré, les Pensées de Blaise, le faux-culisme de Martin et les confessions intimes de Jean-Jacques. Chasser la mygale et le paresseux, souffler la sarbacane, se peindre le visage en guerre,

siffloter dans la flûte en tibia tout cela n'était rien moins qu'exaltant, mais on ne pouvait tout ensemble vivre en symbiose avec la nature et maîtriser l'art de la fugue, se sentir à l'aise dans l'ombre humide, amicale et vénéneuse de la forêt à étages et tenir sa place devant le buffet du salon d'honneur de l'Opéra parmi une société souriante et hérissée de bel esprit.

MOTIVATION

On a pu se mettre le doigt dans l'œil pendant des décennies mais on ne peut plus se voiler la face : la motivation première du gynécologue masculin est de tirer un jeton.

Une certaine école de psychologie encourage ses patientes à se dévêtir pendant les séances : il paraît que cela a un effet d'entraînement sur l'inconscient.

Vraiment tous les prétextes sont bons.

OBÉISSANCE

Se méfier des personnes enclines à l'obéissance.

N'y a-t-il vraiment pas de sot métier ? Il y en a pourtant qui exigent une obéissance aveugle et qui attirent les personnes les plus enclines à l'obéissance : l'armée, la police, la prostitution...

DROIT À L'ENFANT

La procréation glisse du domaine de la biologie à celui du droit. Pour avoir un enfant on ne cherche plus le bon partenaire mais le bon avocat. Et pourquoi pas aussi droit de pouvoir choisir le

groupe, le genre, l'espèce, la couleur de ses plumes et la taille de ses écailles.

LE ROI EST NU

Le roi est nu mais les citoyens ont un slip sur la tête. Il n'est pire aveugle...

EXHIBITIONNISME

Cet exhibitionniste nous cache quelque chose.

« Je n'ai rien à cacher ! », telle est la devise de l'exhibitionniste.

DÉFÉRENCE

La déférence envers les puissants est un caractère constant de la mentalité française. Le scandaleux est celui qui dénonce le scandale de l'élite.

VILES ATTAQUES

- On assiste aux attaques ad hominem les plus viles à l'égard de Nicolas Sarkozy !

- Effectivement, s'agirait-il d'un individu qui échafauderait les coups les plus tordus pour déconsidérer l'adversaire, qui ridiculiserait publiquement ses plus proches collaborateurs, une petite frappe de banlieue chic qui vous ferait serrer les fesses en attendant l'aiguillon et à qui l'on serait reconnaissant qu'il ne fasse que nous pincer l'oreille, on comprendrait. Mais un garçon si gentil...

EMBRYON

Dans les pays où l'on a aboli l'esclavage, un être humain ne saurait appartenir à un autre être humain. Ainsi un enfant ne peut-il appartenir à quiconque, ni même à ses parents. Etant donné qu'on ne peut disposer, donner ou vendre, que ce qui nous appartient, c'est-à-dire ce dont on peut user et abuser, sa qualité

d'être humain interdit donc qu'un enfant puisse être donné, échangé ou vendu.

Un ovocyte et un spermatozoïde appartiennent aux personnes qui les ont produits mais l'individu suscité par leur réunion n'appartient qu'à lui-même. Ses parents ne sont liés à lui que par un devoir d'assistance.

C'est d'ailleurs ce devoir d'assistance qui, pesant si lourdement sur l'avenir des parents, peut conduire à leur séparation et au ressentiment envers l'enfant.

Dans nos sociétés, les parents, ne pouvant pas vendre ou donner l'enfant, ne peuvent que le supprimer à l'état d'embryon ou l'abandonner s'ils veulent échapper à ce devoir d'assistance qui peut se révéler trop lourd, voire impossible, à assumer. Le mot abandon a été créé pour cela et il sous-entend qu'il n'y ait aucun lien entre les parents qui abandonnent et ceux qui recueillent.

Que l'embryon ne soit pas de la mère mais qu'il ait été placé artificiellement dans l'utérus ne change rien : l'embryon n'appartient qu'à lui-même. La mère qui l'accueille n'est liée à lui que par un devoir d'assistance.

Partant, si l'embryon est un individu, il est compréhensible que la légalisation de l'avortement soit tant controversée, puisqu'il est un moyen de supprimer ce devoir d'assistance qui engage les parents, en choisissant la santé psychique de la mère dans cette confrontation dramatique et violente qui l'oppose à l'embryon.

Pour des raisons qui restent à élucider, il est impératif, pour un nataliste, qu'un état de violence existe entre la mère et l'enfant. Celle qui veut y échapper par l'avortement est rattrapée par la notion d'avortement de confort inventée tout exprès pour justifier la substitution de la violence ressentie par la mère de la part de l'embryon par une nouvelle violence. Ce n'est pas tant la vie de l'enfant qui compte que la punition de la pécheresse. Car un opposant à l'avortement pacifique, si cela pouvait exister, ferait

en sorte de résoudre ce conflit entre la mère et l'embryon plutôt que de le remplacer par une paire de baffes.

D'après les tenants de l'extrême droites, les trafiquants de drogues étant en majorité noirs et arabes, il est normal qu'ils soient plus contrôlés.

La réaction convenue est de dire que ce n'est pas vrai, il n'y a pas plus de trafiquant noirs que blancs, or les chiffres sont là et confirment ce qui a été dit plus haut.

En fait, les deux partis en font une question de race, alors que ce n'est qu'une question de milieu : les trafiquants de drogues se recrutent dans les milieux marginalisés et les noirs et les arabes sont surreprésentés dans les milieux marginalisés.

Les premiers préconisent de supprimer les trafiquants en supprimant les noirs, programme séculaire et récurrent de la droite française quand les autres préconisent de faire comme si de rien n'était.

Pourtant s'il y a une chose à supprimer c'est la marginalisation et non pas les marginalisés car elle est la cause et la source du problème.

Mais le fait d'avoir une gueule de délinquant justifie-t-il le fait d'être pris pour un délinquant ? La Constitution répond : non !

De même, avoir une tête d'honnête homme justifie-t-il le fait d'être innocenté sans enquête ?

Personne ne s'émeut lorsque des politiques de renoms emploient cet argument pour réfuter des accusations les concernant : « est-ce que j'ai une gueule à avoir fait ce dont vous m'accusez ? » La réponse étant « non ! », ils sont considérés innocents.

En résumé au délit de sale gueule correspond l'exception de bonne bouille.

INVENTAIRE AVANT FERMETURE

Je suis d'autant plus à l'aise pour parler de l'économie que je n'y connais rien. J'ai l'impression que cela doit se conformer à peu de choses près aux lois de la thermodynamique et, de façon plus générale, au principe de Carnot (Sadi) : pour fonctionner, une machine économique doit avoir une source chaude et une source froide. Un principe de transformation (des matières premières) et un principe de consommation. Lorsque dans l'idéal démocratique, le principe de transformation se rapproche de celui de consommation, les salaires augmentent et le prolétaire devient consommateur. Le rendement de la machine économique devient moins favorable et les bénéfices décroissent en se répartissant sur les salauds de pauvres. Ceci est un état précaire qui dure tant que ne se présente pas l'opportunité d'une source de transformation au rendement plus favorable pour un nombre restreint de bénéficiaires, rendement dont la recherche est une tendance naturelle du vivant. La seule parade que l'on ait trouvée pour tarir la nouvelle source de transformation, celle qui est payée à coups de pieds dans le cul, consiste à bégayer timidement que son exploitation est contraire aux principes démocratiques et aux droits de l'Homme, principes qui, précisément, ont favorisé le rapprochement entre prolétaire et consommateur. Pouffements de rire dans le camp d'en face et chez Liliane Bettencourt.

Le développement économique nécessite des ressources, une main d'œuvre et des débouchés. Lorsque la main d'œuvre est en position de force, elle est elle-même le débouché et les acteurs sociaux doivent négocier. Cela conduit à un régime politique paradoxal : la démocratie. Mais lorsque la main d'œuvre est pléthorique, elle est elle-même la ressource et le débouché. La négociation devient superflue, seule compte la loi du marché, idéologie logée dans le cerveau reptilien hérité des dinosaures.

A ne considérer que la Chine et l'Inde, qui représentent trois milliards d'individus, il y a une source de transformation de près de deux milliards et demi de prolétaires à qui on fait suer le sari

pour le bénéfice de cinq cents millions de consommateurs. Auxquels nous nous joignons encore, provisoirement, puisque le seul salaire que nous touchons pour consommer de moins en moins, nous le percevons au titre de l'inventaire avant fermeture.

LÉGION D'HONNEUR

- Ma bonne Marie, savez-vous ce qui nous arrive ? Monsieur a eu la rosette !

- Ah, Madame peut être sûre que ce n'est pas avec moi que Monsieur l'a attrapée : je suis une fille propre !

LE GROS ZOOM DU VILAIN MONSIEUR

Il revenait du zoo où il était allé photographier les animaux et marchait du côté de l'école communale, l'appareil ballottant sur son ventre sous son imperméable entr'ouvert. Il avait utilisé un objectif Nikon 70-300 mm qui lui avait permis d'entrer dans l'intimité des fauves et le poids de celui-ci, avec les tressautements dus à la marche, l'avait étiré jusqu'à son plus grand développement.

- Maman ! Le gros zoom du monsieur !

L'enfant fut giflé à toutes fins utiles et, sans lever les yeux vers le corps du délit, la maman fila voir la directrice qui alerta les cognes.

Il fut arrêté pour attentat à la pudeur devant une école maternelle. L'affaire était grave. L'enfant finit par comprendre que l'innocent objectif Nikon 70-300 mm jouait double jeu et que derrière était tapi un zboub de tapir, comme on en voit au zoo. D'ailleurs le vilain philopède fréquentait le zoo, tout se tenait. Enfin presque.

LES MARIS DES FEMMES D'ALCOOLIQUE

- Vous avez offert une bouteille de Cognac à mon mari ! Vous saviez qu'il est alcoolique ! Il faut-être stupide ou pervers pour faire cela !

- de deux choses l'une : soit votre mari était sobre avant de vous connaître, auquel cas je comprends qu'à vous supporter quotidiennement il ait fini par sombrer dans la bouteille, soit il était déjà alcoolique et vous devez accepter le fait que vous n'avez pu le changer sans m'en faire porter la responsabilité.

- Ce sont des gens comme vous qui m'empêche de le guérir !

-Tu parles ! Vous étiez future femme d'alcoolique avant de l'épouser, et lui était déjà mari de femme d'alcoolique avant sa première gorgée.

PRINTEMPS ARABES

Entrés trop vite en démocratie, ils l'ont traversée sans pouvoir s'y arrêter.

REFERENDUM

Quand les avis des experts divergent, on demande à l'ignorant de trancher. La Vérité devient alors la somme des incompétences.

Exemple : êtes-vous pour ou contre le Projet de Constitution Européenne ?

Un referendum n'a de sens que pour les questions auxquelles les élus ne pourraient répondre objectivement sans scier la branche

sur laquelle ils sont perchés et en dehors du domaine de la politique.

Exemple : faut-il moraliser la vie publique et quelles seront les sanctions à appliquer à l'encontre d'un élu corrompu ?

Il n'est pas question ici de morale mais de compétence : le législateur ne peut pas légiférer sur le législateur, au risque de paraître insincère.

Pour tout le reste, les élus doivent assumer leur charge et ne pas se défausser sur le suffrage populaire pour trancher une question politique dont ils auront à rendre compte. À défaut, le referendum devient l'outil législatif de Pons Pilate.

Le referendum Turc de 2017 en donne une bonne exemple : bien que d'essence démocratique, il sert le plus souvent à mettre fin à la démocratie.

On entre en démocratie par le débat. On en sort par le referendum.

LE CULTE DU CHEF

Un chef d'état peut être limité par une assemblée, comme aux USA, ou responsable devant une assemblée, comme en Angleterre ou en Allemagne. Il peut aussi avoir la bride sur le cou comme en Turquie, en France et dans les anciennes colonies françaises, le Sénégal, la Côte-d'Ivoire, le Gabon, le Zaïre, et plus généralement partout où il n'est ni limité ni responsable.

C'est pourquoi nous recherchons toujours la perle rare : l'individu qui serait en même temps très intelligent et éminemment vertueux. C'est ce qui rend nos campagnes électorales si folkloriques et les électeurs si désappointés. Car qui peut écouter sans sourire quelqu'un faisant sa propre apologie.

PÉDAGOGIE

Il y a de plus en plus de victimes collatérales au cours de holdups où les malfaiteurs utilisent des armes de guerre qu'ils ne

maîtrisent pas. La solution qui consisterait à leur apprendre à s'en servir est envisagée.

PARTI

Un parti politique ce ne sont ni des idées ni un programme. Un parti c'est un homme attiré par le pouvoir comme un comédien par la scène. On se presse au guichet pour la tête d'affiche, non pas pour les éclairagistes.

Un parti politique discute idée et programme lorsqu'il lui manque l'essentiel : une personnalité à applaudir.

PROGRÈS

Le progrès, c'est la capacité de mettre en œuvre dans le présent une technologie capable de remédier aux calamités de la technologie d'hier tout en imaginant la technologie de demain capable de porter remède aux abominations de la technologie d'aujourd'hui.

C'est aussi le thème récurrent des films de Laurel et Hardy.

Pour faire des économies indispensables, car on courait à la catastrophe, on a remplacé les gens qui distribuaient par des machines. S'il n'est pas toujours facile de respecter les gens, il est très tentant de mépriser une machine et vous aurez toujours en tête, ces types qui boient un distributeur de boissons pour passer leurs nerfs.

Et puis, il y a des domaines où l'humain a été jusqu'à présent maintenu. Par exemple, les contrôleurs dans les trains.

Alors, on pourrait se dire qu'on a de la chance de tomber sur un humain car il va comprendre pourquoi je n'ai pas pu composer mon ticket avant de monter dans le train.

Tu parles, Charles ! Il se comporte comme une machine et me fout une amende.

Alors, tant qu'à faire, pourquoi ne pas le remplacer par une machine, ça ferait faire des économies.

CIVILISATION

En déplacement pour le travail, j'arrive dans une ville en me demandant si je pourrais y faire venir mon gamin, le temps de ses vacances.

Il va falloir chercher une garderie, puis une bonne garderie, puis une garderie en qui je puisse avoir confiance, sachant que mon gamin va s'y emmerder toute la journée. Et puis il y a ce grouillement anonyme de gens indifférents. Indifférents, dans le meilleur des cas. Je ne le vois pas passer ses journées là.

Pas possible, je jette l'éponge.

Toujours en déplacement pour les mêmes raisons mais dans un autre lieu, j'arrive dans une tribu où les gens vivent dans des cases. Je vais voir le responsable coutumier pour faire le palabre et me présenter. Chose faite, je lui demande si je peux faire venir mon gamin pour ses vacances scolaires.

Pas de problème. Mon gamin arrive et je le présente à la tribu.

Le matin, dès cinq heures, je pars au boulot. Mon gamin dort toujours.

Le soir, vers dix huit heures, car le jour tombe tôt, je rentre du boulot. Mon gamin n'est pas là. Bientôt, dans l'obscurité qui entoure la case, je l'entends accourir sur l'herbe à éléphant qui tient lieu de gazon.

Il entre dans la lumière, les cheveux ébouriffés, la bouche encore pleine du repas qu'il vient d'avaler et des histoires qu'il a à me raconter sur la journée qu'il a passée

Alors maintenant, une question : qu'est-ce que la civilisation ?

RESPONSABILITÉ

Pour éviter les ennuis fuyons les responsabilités. Mais de l'absence de responsabilité à l'irresponsabilité il n'y a que l'épaisseur de l'anonymat. Dans la société urbaine, y a-t-il un autre

moyen de prendre des responsabilités qu'en sortant de l'anonymat et s'attirer les ennuis ?